

À Evelyn Girard
(29 octobre 1924 — 7 juin 2023)
*in memoriam*¹

Pour saluer Evelyn, j'avais d'abord pensé lire quelques vers de Vigny, qu'elle aimait, ou avait aimé. Quelqu'un qui m'est proche m'objecta que, du Vigny, c'était trop grave pour Evelyn, en qui jamais rien ne pesait, trop grave pour son regard pétillant, trop triste aussi pour célébrer le cours d'une si belle vie, continûment savourée et qui s'achève si doucement en un terme si enviable.

Alors j'ai pensé à elle.

J'ai pensé aux pivoines de Bagatelle, à l'exposition d'orchidées dans la grande serre du Jardin des Plantes, à la garrigue, près du village de Georgette, au musée Rodin et à l'exposition sur la naissance du gothique à Cluny, au parc Monceau, aux façades parisiennes ; et aux nombreux déjeuners partagés. Promenades et déjeuners. Percevoir et parler. Le monde et les autres. Evelyn avait au monde un rapport profondément charnel ; elle avait un solide coup de fourchette, préférait la sculpture à la peinture, pratiquait la randonnée, qui est une manière d'embrasser la nature ou de se laisser embrasser par elle. Elle était aussi un animal social et aimait à rappeler qu'elle avait besoin de ses semblables. Elle aimait les étudier, avec une curiosité bienveillante, qui développait chez elle une grande ouverture d'esprit ; elle avait une fine connaissance des gens et pour eux une attention discrète et gratuite. En Parisienne qu'elle était, elle ne laissait pas de deviser avec le premier venu, dans un commerce ou à l'arrêt d'un bus.

Ne nous y trompons pas, cette générosité légère n'est que le fait des personnalités fortes, jamais impérieuses (« Je n'ai pas d'égo », disait-elle, entendant par là ce que les moralistes du XVII^e siècle appelait *concupiscence*), mais incoercibles, irréductiblement elles-mêmes. Rien ne l'illustre davantage que ce qu'elle me dit un jour des chats, élégants en toutes circonstances, même quand ils font leurs besoins, mais qui surtout « n'obéissent pas ». Et certes elle n'était pas obéissante. Toute petite, sa mère, s'agaçant à lui apprendre à écrire avec des cubes, avait quitté la partie en déclarant : « Ma fille est bête ! » ; de retour à la table de travail, elle découvrit ce mot, qu'Evelyn avait composé avec ses cubes : « Maman est bête. » Au reste, elle considérait que le mauvais caractère était « le meilleur des anti-dépresseurs » et — passez-moi le terme, puisqu'est le sien — n'entendait pas se laisser *emmerder*. Car elle avait la gouaille goguenarde du Parisien, son esprit d'indépendance aussi, à quoi elle attribuait le choix, souvent incompris des provinciaux, de rester locataire, qui lui faisait dire aussi que « l'argent, c'est fait pour être claqué ». Et c'est cette même indépendance irréductible, le refus orwellien de dire que deux et deux font cinq, qui l'amena, avec toute sa classe d'hypokhâgneuses, à arborer en cours l'étoile jaune sur sa robe. N'oublions pas la leçon d'Horace : c'est la même fermeté d'âme, le fait d'être irréductiblement soi-même, qui lui faisait distiller sa prune comme au poète de Venouse filtrer son vin, ou me reprocher la cuisson de son œuf à la coque — *tenacem propositi virum...*

Au message par lequel je lui avais appris son décès, Jean-Noël Laurenti répondit : « Une mort de philosophe à l'antique. » De fait, elle a vécu en philosophe et penser à elle me fait l'effet de lire une page de Montaigne. Il y a dix ans environ, lors d'une réunion du comité de lecture, comme *Ovide et la mort* de Xavier Darcos figurait parmi les livres à recenser, elle demanda le volume, pour se préparer à ce qui ne manquerait pas de lui arriver bientôt. Ces dernières années, si elle avait oublié l'après-midi ce qu'elle avait fait dans la matinée, elle n'oubliait pas Sénèque et devisait d'Homère à la veille de sa mort. Elle oubliait qu'elle avait vu Sylvie et Jeannine la veille, mais elle rayonnait aussitôt qu'elle les voyait. Elle ne savait pas le nom de ses voisines, mais elle les entretenait avec alacrité. Elle avait oublié le temps, qui passe pour vivre dans l'éternité, celle de l'esprit et celle de l'instant.

¹ Transcription de l'hommage prononcé aux obsèques d'Evelyn Girard, au matin du jeudi 15 juin 2023, à Paris.

Aussi est-ce sur ses mots que je voudrais conclure. Notre ami Pierre Lacroix, apprenant sa mort, s'est rappelé la recension qu'elle consacra, en 2016, à l'*Hélène* de Yannis Ritsos. Soulignant d'abord qu'« un éditeur dont le sigle (EO) s'adonne de cette devise "*sua quemque voluptas trahit*" ne peut qu'attirer le lecteur ! », elle terminait ainsi :

La vieille Hélène veut pourtant partager avec son visiteur son secret le plus précieux, son unique trésor. Cet unique trésor, bien gardé et jamais trahi, c'est le souvenir de l'amour, de l'intimité charnelle de l'amour : « Ils étaient beaux, avec leurs grands corps puissants comme des fleuves bouillonnants (...) ; je les aimais vraiment comme si je les avais moi-même enfantés. » Et même ces souvenirs « ne sont plus troublants » ; mais au-delà d'eux « un seul retient encore un souffle qui le parcourt, il respire ». C'est le souvenir du soir où Hélène est montée seule sur les murs de Troie, « belle, inatteignable, comme immatérielle, moi qui n'appartiens à personne, moi qui n'ai besoin de personne, comme si j'étais (moi, l'indépendante) l'amour tout entier ». Elle a une fleur dans les cheveux, une autre entre les seins, la troisième à ses lèvres « qui cache le sourire de la liberté ». C'est cette « quatrième dimension », cet « autre versant », c'est cela qu'Hélène a atteint et c'est à cette élévation de la pensée que le poète nous convie.

Pierre eut raison d'ajouter : « Que de délicates choses d'Evelyn Girard dites en quelques phrases... »